



HAL
open science

Introduction

Julie Marchio, Pierre Lopez

► **To cite this version:**

Julie Marchio, Pierre Lopez. Introduction. Cahiers d'Etudes Romanes, 2020, 41, pp.7-22.
10.4000/etudesromanes.10774 . hal-03223847

HAL Id: hal-03223847

<https://amu.hal.science/hal-03223847>

Submitted on 11 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Introduction

Entre politique, éthique et esthétique : Interroger la mémoire en Amérique latine (1980 à nos jours)

Julie Marchio et Pierre Lopez

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

Le présent numéro des *Cahiers d'Études Romanes* s'inscrit dans la recherche de l'axe 4 « Mémoire, Mémoires » du CAER qui a pour objet d'interroger le « boom mémoriel » que connaissent les sociétés de l'aire romane depuis plusieurs décennies. De fait, celles-ci, tout comme l'ensemble du monde, se caractérisent par une omniprésence de la mémoire qui alimente à la fois les discours politiques, sociaux et culturels. Patrimonialisation, muséification en tout genre, multiplication des commémorations, explosion des récits de soi ne sont que quelques-unes des manifestations de ce que d'aucuns, comme Tzvetan Todorov ou François Dosse, considèrent comme des symptômes d'une époque malade¹. Plusieurs facteurs ont été avancés afin d'expliquer ce rapport pathologique au passé qui se joue entre excès, comme nous venons de le dire, et carence dans certains cas spécifiques relevant des traumatismes historiques². D'une part, les différentes vagues de démocratisation et de décolonisation qui se sont succédées depuis la Seconde Guerre Mondiale ont mis en lumière la nécessité d'un devoir de mémoire comme garde-fou contre le retour de la barbarie. D'autre part, face à la sensation d'accélération de l'histoire – due à la révolution des moyens de communication – et à la globalisation – donnant lieu à une disparition progressive des traditions locales –, le recours obsessionnel à la mémoire apparaît comme un moyen de renouer avec un passé et une identité qui semblent en fuite permanente³.

Les travaux de l'axe 4 ont été inaugurés par un colloque consacré à deux écrivains qui furent à la fois victimes et témoins du régime nazi, Primo Levi et Jorge Semprún, et ont été poursuivis par une réflexion autour de la mémoire de la Grande Guerre en Italie et de la Guerre Civile espagnole. Au-delà de cette approche des grands traumatismes de l'histoire du XX^e siècle en Europe, la recherche a également été engagée autour de l'écriture de soi et de la biographie, puis a été étendue au biopic dans le champ du cinéma. Si l'Italie et l'Espagne ont été bien représentées au cours de ces travaux, l'Amérique latine a également vocation à y prendre place⁴. Comme l'explique l'essayiste argentine Beatriz Sarlo, le sous-continent latino-américain ne fait pas exception à cette culture de la mémoire qui s'est développée au niveau mondial, mais elle acquiert également une coloration politique en résonance avec les événements qui ont affecté son histoire récente : « [...] vivimos en la era de la memoria y el temor o la amenaza de una "pérdida de memoria" responde, más que al borramiento efectivo

¹ Voir Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 2004, p. 51-61 et François Dosse, « Entre histoire et mémoire : une histoire sociale de la mémoire », *Raison présente*, 1998, p. 7. Voir également Régine Robin, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003.

² Voir Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. I : « Je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoire – et d'oubli ».

³ Andreas Huyssen, « Entre Histoire et mémoire », in *La hantise de l'oubli. Essais sur les résurgences du passé*, Bruxelles, Éditions Kimé, 2011, p. 119.

⁴ Nous remercions Bernard Bessière et Stefano Magni, les directeurs de l'axe 4, pour la confiance qu'ils nous ont accordée en nous permettant d'organiser deux journées d'étude sur la mémoire en Amérique latine le 24 octobre 2016 et le 9 octobre 2017.

de algo que debería ser recordado, a un “tema cultural” que, en países donde hubo violencia, guerra o dictaduras militares, se entrelaza con la política⁵ ».

Le terrorisme d’État pratiqué par les différentes dictatures du sous-continent latino-américain à partir des années 1960 et 1970, ou bien encore au cours de conflits armés, est à l’origine de tortures, crimes, disparitions et massacres que diverses commissions mises en place pendant et / ou après les processus de transition démocratique ont tenté de mettre à jour. Aussi, l’Amérique latine fait partie de ce qu’il est convenu d’appeler « la troisième vague de justice transitionnelle », après celle de la Seconde Guerre Mondiale et celle des pays du Sud de l’Europe, notamment l’Espagne⁶. De fait, la question de la mémoire historique est devenue un enjeu social et politique majeur de la (re)construction démocratique des sociétés latino-américaines affectées par le traumatisme de la répression et de la violation des droits de l’Homme qui continue d’habiter le présent. L’opposition entre des politiques de réconciliation nationale basées sur le pardon et l’amnistie – qui ont souvent conduit à l’impunité des responsables – et l’impératif de vérité et de justice réclamées par les associations de victimes a débouché sur de véritables « guerres⁷ » de la mémoire qui traversent et alimentent les débats de la société civile.

Si la plupart des pays latino-américains doivent aujourd’hui faire face à cet héritage répressif issu de l’affrontement idéologique de la Guerre Froide, tous ne s’y prennent pas de la même manière et n’obtiennent pas les mêmes résultats. Autrement dit, au-delà de l’apparente homogénéité qui caractérise l’histoire latino-américaine récente, il existe une grande diversité d’approches dans l’interprétation et l’appropriation de ce passé conflictuel. Et nous retrouvons bien là un problème récurrent lorsque l’on souhaite parler de l’Amérique latine en général : son uniformité de façade se fissure dès lors que l’on s’en approche. De fait, la construction de la mémoire historique dépend de nombreux facteurs⁸. Tout d’abord, la durée de la dictature, du régime autoritaire ou du conflit pendant lequel s’exerce la violence est une variable importante. La dictature argentine a duré sept ans et le régime autocratique du Paraguayen Alfredo Stroessner plus de trente-cinq ans par exemple. L’étendue et la nature de la violation des droits de l’Homme ainsi que la répartition de la répression entre milieux urbain et rural sont d’autres éléments à prendre en compte. La dictature chilienne du Général Pinochet a exercé la torture de manière systématique contre ses opposants, l’Argentine a pratiqué massivement la disparition forcée et le Guatemala des massacres collectifs. La discrimination raciale visant les populations indiennes – comme ce fut le cas au Pérou ou au Guatemala – et l’existence de violences intracommunautaires constituent également des paramètres fondamentaux. Enfin, l’existence d’une tradition démocratique préalable aux actes de violence, la participation active de la société civile, l’intervention d’ONG internationales et le type de transition politique ont une influence certaine sur la mise en place ou l’absence de politiques de la mémoire menées par les nouveaux régimes.

Précisons également pour ajouter à la complexité que la manière dont les sociétés latino-américaines envisagent leur passé n’est jamais acquise une fois pour toutes. Il s’agit d’un long

⁵ Beatriz Sarlo, *Tiempo pasado, Cultura de la memoria y giro subjetivo. Una discusión*, México, Siglo XXI Editores, 2006, p. 25-26.

⁶ Alexandra Barahona de Brito, Paloma Aguilar Fernández y Carmen González Enríquez, eds., « Introducción », *Las políticas hacia el pasado. Juicios, depuraciones, perdón y olvido en las nuevas democracias*, Madrid, Ediciones Istmo, 2002, p. 31-32.

⁷ Voir Elisabeth Jelin, *Los trabajos de la memoria*, Madrid, Buenos Aires, Siglo XXI, 2002, p. 2 et Michael Lazzara, *Prismas de la memoria: narración y trauma en la transición chilena*, Santiago de Chile, Editorial Cuarto Propio, 2007, p. 57-58.

⁸ Alexandra Barahona de Brito, Paloma Aguilar Fernández y Carmen González Enríquez, eds., « Introducción », art. cit., p. 29-70.

et difficile parcours jalonné de silences, d'avancées et parfois de reculs en fonction des différents gouvernements au pouvoir et du temps qui les séparent des faits. Par ailleurs, les « batailles » de la mémoire n'opposent pas seulement victimes et bourreaux ainsi que ceux qui les soutiennent respectivement. Comme l'explique l'historien Arturo Taracena, qui a fait partie des membres de la commission de la vérité du Guatemala, il existe une multitude de mémoires – articulées sur différents critères tels que le sexe, l'ethnie, la classe sociale, la génération, etc. –, qui prennent part aux rapports de force existants autour de l'interprétation du passé⁹. Parfois, même ceux que la violence avait réunis parviennent à se déchirer comme ce fut le cas de la célèbre association des Mères de la Place de Mai qui a connu une scission en 1986 face aux politiques de réparation menées par le gouvernement Alfonsín. Et que dire de ceux qui appartiennent à la zone grise ? Les victimes qui, sous la torture, ont livré leurs propres camarades – comme la militante chilienne Luz Arce –, les indiens guatémaltèques des *Patrullas de Autodefensa Civil* qui ont été enrôlés de force et contraints d'exercer la répression envers leurs propres communautés, les enfants soldats du Salvador constituent autant d'exemples qui montrent que les simplifications et la binarité ne peuvent avoir cours lorsque l'on parle de mémoire en Amérique latine.

La mémoire historique se rapporte au passé, mais elle se construit donc au présent et se projette vers l'avenir. D'ailleurs, elle est encore d'une actualité brûlante dans nombre de pays du sous-continent. Prenons trois exemples qui nous permettront d'entrevoir sa vigueur dans les discours politiques aujourd'hui en Amérique latine. La Colombie vient de signer, en novembre 2016, un accord de paix avec les FARC-EP qui met fin à plus de cinquante-neuf ans de lutte armée. Dans ce cadre, la commission de la vérité, qui a été mise en place afin d'expliquer les origines de la violence, d'identifier le rôle des différents acteurs et de fournir une série de recommandations visant à éviter la répétition, rendra son rapport final en août 2021. Aussi, les médias du pays se font l'écho de ce travail qui mobilise actuellement une grande partie de la société. S'il existe une avancée en Colombie concernant l'élaboration d'un récit collectif permettant d'établir la vérité, le Guatemala connaît un recul dans les poursuites judiciaires engagées contre les responsables des violations des droits de l'Homme qui se sont produites au cours du conflit armé. En effet, si ce pays centraméricain éprouve bien des difficultés à lutter contre l'impunité – l'appareil judiciaire et politique étant encore en grande partie à la solde des militaires –, le Congrès tente depuis 2019 de revenir sur la loi de Réconciliation Nationale qui empêchait d'amnistier les crimes de lèse-humanité. Enfin, alors que l'on pensait avoir tourné la page des disparitions forcées organisées de manière massive en Amérique latine, celles-ci font leur grand retour sur l'ensemble du territoire mexicain depuis plus d'une décennie, comme l'a montré le massacre d'Ayotzinapa en 2014. Cependant, il ne s'agit plus de faits politiques mais criminels qui frappent les plus démunis. Aussi, c'est dans une démocratie et en temps de paix que nous retrouvons des familles à la recherche de leurs proches et des fosses communes qui ne cessent d'être mises à jour. Tout en rappelant celles d'hier, les formes de violence évoluent et sont re-sémantisées dans de nouveaux contextes¹⁰. La mémoire semble donc avoir de nouveaux défis devant elle.

⁹ Arturo Taracena, « Historia, memoria, olvido y espacio », *Istmo. Revista virtual de estudios literarios y culturales centroamericanos*, 25-26, 2013, p. 1, en ligne : <http://istmo.denison.edu/n25-26/articulos/08_taracena_arturo_form.pdf> (consulté le 20 mars 2020).

¹⁰ Sur ces nouvelles formes de disparitions massives au Mexique, voir Anne Huffschiid, « El poder de lo forense. Notas para repensar la antropología forense, el derecho de los muertos y la necropolítica desde el México actual », *Revista de Historia*, 36, 2019, p. 61-77. Voir également le documentaire de Anne Huffschiid et Jan-Holger Hennies, *Persistencia*, Allemagne / Mexique, 2019, 54 min.

Face au morcellement des mémoires, à l'hétérogénéité des expériences de la répression et à la diversité des pratiques pour affronter les exactions du passé dans le présent, il nous semble pertinent de nous interroger sur l'existence de points de convergence dans la construction de la mémoire historique en Amérique latine. Le présent volume est construit autour d'une perspective pluridisciplinaire qui souhaite croiser les approches des chercheurs en sciences humaines et des spécialistes des pratiques artistiques autour de la notion de mémoire historique en Amérique latine. Les douze articles qui le composent embrassent différentes aires géographiques du sous-continent : le Cône Sud (Argentine, Chili, Uruguay), les Andes (Pérou), l'Amérique centrale (Honduras, Guatemala, Salvador) et le Mexique. Par ailleurs, l'un d'entre eux offre un regard global et comparatiste qui porte également sur le Brésil. L'inclusion de ce dernier mérite d'être soulignée car les travaux qui ont trait à l'Amérique latine se limitent trop souvent aux seules sociétés hispanophones. Or, comme nous le verrons, au-delà de la barrière de la langue, il existe bel et bien matière à discussion sur le sujet qui nous intéresse. Enfin, l'un des articles met l'accent sur les relations entre l'Espagne et l'Argentine dans les processus de justice transitionnelle. Cette ouverture nous semble intéressante car elle rappelle que la reconnaissance des crimes contre l'humanité constitue un enjeu global qui dépasse les frontières nationales et régionales ; et l'Espagne a été un acteur majeur de ce processus en Amérique latine.

Deux questionnements ont guidé les auteurs. D'une part, ils tentent de saisir les relations établies entre les politiques mémorielles et les différents acteurs de la société civile au cours des quatre dernières décennies. La recherche en sciences humaines et sociales – notamment dans le domaine de l'histoire du temps présent qui s'est développée récemment en Amérique latine – a redéfini ses méthodes et ses pratiques afin de pouvoir interroger cet héritage répressif à partir de ses différents champs disciplinaires et de rendre compte des rapports de force existants entre les initiatives officielles et non officielles autour de la mémoire historique. D'autre part, les auteurs s'interrogent sur les modalités choisies par les artistes qui s'emparent de ce passé qui hante toujours le présent. Nous parlons d'artistes, car cette recherche entre politique, éthique et esthétique s'intéresse à de multiples supports de la représentation. Si la littérature occupe une place de premier ordre, elle est envisagée dans un sens large, entre fiction et diction – pour reprendre la terminologie de Gérard Genette – : témoignage, roman, nouvelle, théâtre et poésie. Par ailleurs, les arts visuels sont une autre facette analysée ici : la bande-dessinée ou roman graphique, qui articule image et texte, et le cinéma participent également de ce « boom mémoriel » qui caractérise la production culturelle latino-américaine aujourd'hui.

Afin d'établir un dialogue entre les différents pays d'Amérique latine, nous avons évité d'organiser ce volume autour des grandes aires géographiques qui structurent le sous-continent. De fait, la tentation était grande car elle présentait l'avantage de prendre appui sur une cohérence préexistante. Cependant, elle ne nous est pas apparue signifiante au regard de notre problématique. Aussi, nous avons fait le choix d'une organisation thématique qui tend à mettre en lumière différents problèmes qui dépassent les frontières géographiques. Ils sont au nombre de quatre : écrire l'histoire de la mémoire en Amérique latine ; transmettre la mémoire ; construire la postmémoire ; représenter le trauma.

Nous tenons à remercier vivement les auteurs qui ont accepté de participer à cette publication. Issus de différentes universités françaises et étrangères et de plusieurs disciplines, ils proposent une réflexion qui permettra au lecteur d'appréhender un échantillon des multiples discursivités qui ont cours aujourd'hui autour de la construction de la mémoire historique en Amérique latine.

Vers une histoire de la mémoire en Amérique latine

Comme nous le rappelle le chercheur Krzysztof Pomian, loin d'être synonymes, histoire et

mémoire entretiennent des relations conflictuelles dans l'appréhension du passé. Considérée comme « événementielle, qualitative, sélective, appréciative, égocentrique, [...] incurablement partielle et partielle¹¹ », les historiens n'ont cessé de prendre leurs distances à l'égard de la mémoire depuis le XIX^e siècle. Il faut attendre les années 1960, dans ce contexte de « boom mémoriel » qui embrase progressivement le monde, pour que l'historiographie lui restitue ses lettres de noblesse en s'en emparant à la fois comme source et objet d'histoire. De fait, afin d'analyser les grands traumatismes du XX^e siècle, l'ainsi nommée histoire du temps présent travaille, entre autres, à partir de la mémoire vive des témoins et survivants. Mais les historiens s'intéressent également aux usages politiques du passé et à leur évolution comme l'a fait Pierre Nora en France, avec *Les lieux de mémoire*¹².

En Amérique latine, si les historiens ont éprouvé quelques réticences à s'emparer de l'histoire récente qu'ils avaient vécue personnellement, nombre d'entre eux ont participé aux enquêtes des commissions de la vérité dont la première a vu le jour en Argentine en 1984. Depuis, au fil des démocratisations successives dans le sous-continent, l'histoire du temps présent s'est largement établie. L'ouvrage coordonné par Anne Pérotin-Dumon, *Historizar el pasado vivo en América Latina*¹³ (2007) en constitue un bon exemple. Cependant, les relations entre histoire et mémoire relèvent également des batailles discursives qui déchirent les sociétés latino-américaines autour de l'interprétation du passé récent. Et plus que jamais l'historien se doit de jouer un rôle éthique dans la cité, comme l'explique le Guatémaltèque Arturo Taracena¹⁴. Les deux articles qui suivent nous montrent que l'histoire de la mémoire en Amérique latine est en train de s'écrire.

Anne Pérotin-Dumon propose une approche diachronique et régionale concernant les douze commissions de la vérité qui se sont tenues en Amérique latine depuis 1984 (Argentine) jusqu'en 2014 (Brésil). Trente ans de commissions qu'elle présente sous deux angles : les conditions pratiques relatives à leur organisation et la dynamique historique qui les ont portées. Le discours, perlé d'anecdotes personnelles, aborde des questions pratiques comme la constitution de ces commissions et la pression qu'ont pu subir leurs membres, mais c'est aussi l'évolution de ces commissions, au fil de ces trois décennies, que l'historienne met en lumière. Si elle dégage trois générations différentes, elle montre que toutes ont cherché à préciser, dans leurs rapports, dans quel sens elles utilisaient le mot « vérité ». Si l'une de ses acceptions « fait exister publiquement des faits jusque-là confinés dans les mémoires individuelles des victimes », il est aussi question de « choix des mots » pour dire, expliquer, mais aussi pour faire dire, faire parler les victimes. Anne Perotin-Dumon constate deux évolutions majeures au cours de ces trente années : la plus grande multidisciplinarité des équipes qui composent le personnel enquêteur et la place plus importante accordée aux victimes. Un constat s'impose : parmi ces dernières, l'une l'est doublement par une invisibilité qui émane d'elle-même dans le « dire » et l'autre, par rapport aux enquêteurs dans le « faire dire ». Ainsi conclut Anne Perotin-Dumon dans son dernier chapitre, « Sans la vérité des femmes, l'histoire est incomplète ». Une assertion cruellement d'actualité, même sous nos « tropiques » ; et si l'histoire de la mémoire en Amérique latine est bien en train de s'écrire, mettant en exergue les batailles discursives autour de l'interprétation du passé récent, ces commissions ont permis d'acquérir une « expertise » dans le domaine des mémoires post-

¹¹ Krzysztof Pomian, « De l'histoire, partie de la mémoire, à la mémoire, objet d'histoire », in *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 269.

¹² Pierre Nora, dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Éditions Gallimard, 1997.

¹³ Voir Anne Pérotin-Dumon, dir., *Historizar el pasado vivo en América Latina*, Chile, Center of Ethics, Universidad Alberto Hurtado, 2007, <<http://www.historizarelpasadovivo.cl/>> (consulté le 20 mars 2020).

¹⁴ Arturo Taracena, « Historia, memoria, olvido y espacio », art. cit., p. 6 : « La historia explica al mundo, pero no necesariamente lo redime, mientras que la memoria sí tiende a hacerlo. Ese es el poder de esta última y, al mismo tiempo, la trampa para quienes acudimos a ella como fuente histórica. La memoria debe de ser un puente para la historia de calidad y no sustituirla ».

dictatoriales.

C'est justement ce que relève Eve Fourmont Giustiniani en proposant, dans une circulation des modèles, la spécularité dans le cas hispano-argentin, et plus précisément dans ses processus de judiciarisation des mémoires post-dictatoriales. Sa réflexion s'organise autour d'un mouvement pendulaire, ou « aller-retour » entre l'Espagne et l'Argentine, révélant ainsi, par l'impulsion des revendications des victimes des deux rives de l'Atlantique, bien des aspects politiques et éthiques. Les victimes et leurs représentants sont au cœur du mécanisme pendulaire qui, au rythme de la « récupération de la mémoire historique » mettant à mal les mesures d'amnistie, de l'« exemplarité des procès argentins », des tentatives frustrées du juge Garzón, de la « Querella argentina », révèlent certes des résistances espagnoles à l'application d'un paradigme de justice transitionnelle, mais posent aussi une question fondamentale : sans justice transitionnelle, quelle politique mémorielle est-il possible de mettre en œuvre ? C'est là toute la complexité du sujet auquel Eve Fourmont Giustiniani tente d'apporter des éléments de réponse en sondant les limites de la judiciarisation de la mémoire qui secoue les lignes de fond, les bases mêmes des régimes démocratiques. Et, comme il est souligné en fin de réflexion, l'État peut garantir la participation des différents acteurs de la société au débat mémoriel dans l'encadrement d'une politique publique de la mémoire. C'est la raison pour laquelle le rôle de la transmission s'avère d'une grande importance et soulève aussi d'autres enjeux.

Transmettre : entre mémoire historique et mémoire collective

Le *Nunca Más* qui figure dans nombre de titres des rapports des commissions de la vérité constitue une injonction aux sociétés latino-américaines contre le retour des exactions passées. Celles-ci sont donc soumises à un devoir de mémoire qui implique un nécessaire travail de transmission dont les jeunes générations et les enfants sont les premières cibles. Mais, pas seulement : on s'en souvient, l'inquiétude des survivants des camps nazis était de ne pas trouver d'interlocuteur à leur retour, de ne pas être entendus. De fait, s'il n'est pas simple de transmettre l'expérience de l'horreur, il est également difficile d'accueillir le récit des victimes car celui-ci nous fait violence. Les commissions de la vérité l'ont bien compris et nombre d'entre elles, comme celles du Salvador ou du Guatemala, ont publié des rapports parallèles qui mettent en image les témoignages recueillis. Le langage iconographique joue un rôle de premier ordre : non seulement il permet de s'adresser à ceux qui sont exclus de l'écriture, comme les plus jeunes, les populations analphabètes ou non hispanophones, mais il introduit une distance, un filtre qui est propre à tout type de représentation. Les deux premiers articles présentés ci-dessous, qui traitent de la littérature enfantine et du roman graphique, s'interrogent sur ce difficile équilibre entre fiction et diction, entre impératif mémoriel et dimension artistique dans la transmission du passé récent.

Avec la contribution de Maud Gaultier, nous revenons au cas de l'Argentine et à son passé tumultueux qui a généré, bien avant les années 1970, comme dans beaucoup de pays d'Amérique latine, une mémoire historique marquée d'une violence parfois extrême. Maud Gaultier tient compte dans sa réflexion de cette « violence historique », mais elle se concentre sur la période de la dernière dictature des années 1970 jusqu'à nos jours, à travers l'évolution de la « *Literatura Infantil y Juvenil* ». Elle montre à quel point le langage iconographique destiné aux enfants se trouve étroitement lié aux problématiques mémorielles actuelles, dès lors que l'horreur de la dernière dictature est évoquée. Comment transmettre le trauma, autrement dit une mémoire historique douloureuse, une mémoire collective inscrite dans la génération des parents, aux futures générations de citoyens destinées à maintenir les valeurs démocratiques, dans un pays où elles ont été si longtemps bafouées ? Deux tendances se dégagent : dans la première, le devoir de mémoire s'exerce à travers l'imagination et la fantaisie, tandis que dans la seconde, il passe davantage par des récits de facture plus réalistes

intégrant les formes testimoniales. Fiction et diction sont ainsi interrogées pour être adaptées au monde des enfants tout en mettant en œuvre des stratégies qui révèlent à quel point la perméabilité entre les politiques de la mémoire, les études (de plus en plus nombreuses) sur la mémoire et le champ littéraire enfantin est importante. Dans ce monde destiné aux enfants, la voix des victimes trouve sa place et par les voies de l'hybridation entre témoignage et fiction, la mémoire traumatique se trouve ainsi transmise, tout en conservant dans sa dimension éthique et esthétisante, la « primacía a lo subjetivo ».

Dans la contribution que propose Dunia Gras sur *Rupay. Historias de la violencia política en el Perú (1980-1984)*, le langage iconographique joue effectivement un rôle de premier ordre. Il s'agit de s'adresser non seulement aux enfants mais aussi à l'ensemble des citoyens péruviens en prenant en compte les populations analphabètes et / ou non hispanophones. Dunia Gras engage dans un premier temps une réflexion sur le roman graphique comme sous-genre dans lequel l'aspect visuel est primordial. Ensuite, elle montre l'évolution qu'a subie le roman graphique dans le contexte de la construction de la postmémoire. Plus précisément, à travers la lecture de *Rupay*, elle aborde la période d'extrême violence correspondant à l'émergence du Sentier Lumineux au Pérou. Mais elle construit surtout une réflexion sur la valeur donnée à la représentation la plus fidèle possible de faits réels, d'exécutions sommaires, d'attentats... Cette quête de réalisme s'opère aussi par une hybridation du genre, en y ajoutant des photos qui témoignent de cette violence et accentuent l'effet de réel recherché par les auteurs. Il s'agit bien, dans ce devoir de mémoire, de jouer sur l'équilibre entre fiction et réalité, fiction et diction ; mais là encore, la voix est donnée aux victimes, ce qui apporte à l'œuvre un caractère testimonial.

Les deux autres articles de cette partie sont consacrés à l'importance de la mémoire collective comme stratégie de résistance et de survie face aux violences du présent. Pierre Nora établit une distinction entre « lieu » et « milieu » de mémoire¹⁵. Si le premier renvoie à la nécessité d'une institutionnalisation de la mémoire afin de lutter contre l'oubli ou le négationnisme, le second se réfère à une transmission intergénérationnelle qui s'opère de manière inconsciente et qui continue d'agir dans le présent. La mémoire collective des luttes contre l'oppression que mènent les populations indiennes du Mexique et du Guatemala depuis la Conquête est ici envisagée comme une arme au service des défis actuels.

C'est effectivement ce que nous révèle Pilar Calveiro en analysant les stratégies de résistance basées sur la mémoire collective des communautés indiennes du Mexique. La violence gouvernementale ou celle des narcotrafiquants, exercée à l'encontre des communautés, réveille chez ces dernières une mémoire des luttes passées. Cette mémoire s'élabore sous forme de « débris » recomposés de façon nouvelle, afin que les communautés puissent mieux se défendre contre l'adversité du présent. Des pratiques très anciennes de résistance sont ainsi convoquées et associées à des pratiques plus récentes, selon un processus d'hybridation, de superposition et de transformation, qui s'effectue par une transmission intergénérationnelle. Pilar Calveiro argumente son propos en examinant les cas de la Municipalité Autonome de Cherán K'eri, au Michoacán, et de la Coopération Régionale des Autorités Communautaires (CRAC) du Guerrero. Grâce à un travail de réactivation et de transformation des expériences du passé, même lointaines, ces communautés ont pu ainsi résister contre les politiques de la peur et contre une violence qui menaçait l'intégrité même du groupe, sa propre reconnaissance en tant que communauté et son identité.

Ce même processus d'activation d'une mémoire est également analysé dans la contribution de Dante Barrientos Tecún qui s'intéresse aux œuvres poétiques centraméricaines de ces dernières décennies. Cette période se caractérise, dans les pays de l'isthme, par une extrême violence, notamment une violence d'État qui s'abat contre les communautés indiennes. À cela

¹⁵ Pierre Nora, dir., *Les lieux de mémoire, op. cit.*, Tome I, p. 23.

s'ajoute une autre forme de violence, culturelle cette fois-ci, qui cherche à imposer des valeurs (celle du « vainqueur » et des classes dominantes) et à institutionnaliser une mémoire pour affaiblir une autre mémoire, une autre histoire : celle des communautés indiennes. Comme le démontre Dante Barrientos Tecún, à travers l'étude d'un poème de Francisco Morales Santos (Guatemala, 1940), *Madre, nosotros también somos historia* (1988), le matériau mémoriel présent dans les textes fondateurs comme le *Popol Vuh* agit comme une source nourricière, comme un long fleuve qui alimente la créativité des poètes centraméricains tout en les inscrivant non dans le passé mais dans le futur. Il s'élabore ainsi une résistance contre la violence dans laquelle l'image de la mère, comme « lieu » et « milieu » (pour reprendre les concepts précédemment cités), garantit la pérennité ; une pérennité elle-même assurée par sa transmission.

Grandir à l'ombre de la violence : enfance et postmémoire

Dans son célèbre essai, *Family Frames: Photography, Narrative and Postmemory*¹⁶ (1997), la chercheuse nord-américaine Marianne Hirsch avance le concept de « postmémoire » par lequel elle désigne les relations complexes qu'entretiennent les enfants des survivants de l'Holocauste avec le trauma de leurs parents, dont ils ont hérité de manière plus ou moins consciente. Depuis, ce terme a été repris dans différents contextes et a été élargi. En effet, il se réfère à la génération d'après, qui n'a pas connu l'horreur, qu'il s'agisse d'enfants de victimes ou non. Si l'on accepte qu'il existe une pluralité de mémoires, force est de reconnaître qu'il en va de même pour la postmémoire. À son tour, la chercheuse Susan Rubin Suleiman introduit un nouveau concept, la « génération 1.5¹⁷ », qui renvoie à ceux qui ont vécu les événements traumatiques au cours de leur enfance sans vraiment pouvoir les comprendre et les interpréter compte tenu de leur jeune âge. Cette théorisation rencontre un large succès en Amérique latine depuis quelques années, notamment en Argentine où la dictature a enlevé et fait adopter clandestinement les enfants des opposants qu'elle faisait disparaître. Avec la relève générationnelle, une nouvelle production artistique voit le jour en Amérique latine. Elle porte sur cette mémoire qui n'appartient pas tout à fait aux auteurs et qui, pourtant, les obsède. C'est de cela dont il est question dans les trois articles de cette section.

Revenons en Argentine pour une dernière fois, avec la contribution d'Érich Fisbach qui précisément se focalise sur cette période post-dictatoriale où la notion de trauma est associée à des termes comme « répression », « torture », mais aussi « disparu » et « vol de bébés ». Cette dernière expression concentre l'attention sur l'enfant en général comme victime directe ou indirecte, comme héritier aussi d'une mémoire, ou « d'une mémoire imposée » pourrions-nous dire, lorsqu'il s'agit d'enfant volé. Érich Fisbach propose d'analyser l'évolution de la présence de l'enfant dans la production littéraire et cinématographique argentine depuis le milieu des années 1980. Dans sa présentation d'œuvres très significatives de cette évolution, il évoque une diversité de scénarios pour décrire et comprendre l'horreur, allant jusqu'au tabou suprême : celui qui se rapporte à l'âge limite à partir duquel il est possible de torturer un enfant. Mais à cette diversité d'œuvres répond, comme corolaire, une multiplicité dans les expériences vécues par les auteurs concernant la période de dictature évoquée. Tous ces romans et films, de nature parfois très différente, de facture autobiographique ou fictionnelle, ne sont pas uniquement les œuvres d'enfants de disparus ou de victimes directes car certains de ces auteurs étaient encore trop jeunes durant la dernière dictature et ont porté sur ces événements le « regard de l'innocence ». Cela dit, pour ces derniers, leur imaginaire se révèle fortement marqué par le poids de la dictature, ce qui amène à se demander si, en fait, tous les

¹⁶ Marianne Hirsch, *La generación de la posmemoria. Escritura y cultura visual después del Holocausto*, Madrid, Editorial Carpe Noctem, 2015 [1997 en anglais], en particulier p. 51-84.

¹⁷ Susan Rubin Suleiman, « Thinking about Child Survivors and The Holocaust », *American Imago*, 59(3), 2002, p. 277-295.

enfants de la dictature ne sont pas des victimes. Mais pour certains qui ont grandi à l'ombre de la violence, la création artistique leur a permis de se donner une mémoire, une histoire. C'est également un retour sur l'histoire, celle du Chili durant les derniers mois du gouvernement de Salvador Allende et l'instauration de la dictature, que nous propose Pablo Berchenko, à travers sa contribution sur le film de fiction *Mon ami Machuca* (2004) d'Andrés Wood. Le réalisateur, né en 1965, reproduit dans le film l'ambiance qu'il a connue, mêlant et transformant des éléments de sa propre histoire d'enfant avec des événements de l'Histoire nationale. C'est le regard sur / de deux enfants de onze ans qui est proposé ; l'un est pauvre et l'autre d'une famille aisée ; ils sont camarades de classe dans un collège privé, ils apprennent à s'accepter, à se connaître et à s'apprécier alors que le pays se divise, jusqu'au moment où éclate le coup d'État et où un ordre nouveau s'impose à l'intérieur et à l'extérieur de l'établissement scolaire. Le réalisateur se nourrit des images de son enfance, des images de sa mémoire intime ; il intègre des noms de lieux et de personnes réels, des éléments précis comme des banderoles et des slogans qui appartiennent à la mémoire collective et il s'empare ainsi du passé, d'un passé, le sien et celui d'une nation. Comme le précise Pablo Berchenko, en jouant sur les antagonismes, sur les luttes sociales et politiques de cette période et de celle du début de la dictature, il englobe une diversité de regards et joue sur la pluralité des mémoires pour, là encore, se raconter, et donner sens à l'histoire.

Raúl Caplán nous invite à poursuivre ce parcours dans le Cône Sud, en revenant sur les années 1960 et 1970, avec un texte qui analyse trois pièces de théâtre. Né en 1985, c'est-à-dire l'année du retour de la démocratie en Uruguay, après plus d'une décennie de dictature, le dramaturge Santiago Sanguinetti opte, avec sa *Trilogía de la revolución*, pour un regard très singulier sur les années qui ont précédé la dictature. Contrairement au film d'Andrés Wood, dans ces trois pièces, la dimension historique, élaborée à partir d'une approche contextuelle précise qui nous replace dans les années de la dictature, ne constitue pas en soi une priorité. Rappelons que le dramaturge n'a pas directement connu la dictature. Pour reprendre les termes utilisés par Raúl Caplán, nous pouvons l'inclure dans la « génération post » selon le concept de « postmémoire » évoqué précédemment. L'originalité qui se dégage des œuvres réside surtout dans le regard qu'elles proposent : un regard nourri d'humour, de dérision et de grotesque, d'un esprit de révolte comme héritage subversif des années 1960. C'est une vision critique du présent, des valeurs de notre société actuelle qui est générée, à travers un processus de « juxtaposition » entre des éléments du passé et de notre quotidien aujourd'hui. Des éléments des mouvements révolutionnaires en Uruguay et d'ailleurs sont ainsi réactivés, non dans un esprit romantique ou nostalgique, mais plutôt pour repenser l'histoire, la violence politique et donner ainsi une dimension nouvelle à cette mémoire transmise en héritage.

Représenter l'indicible : élaborations esthétiques du trauma

Comment représenter la mémoire des victimes et de leurs familles sans s'emparer de leur voix, sans occuper leur place, ce qui serait une approche très discutable d'un point de vue moral ? Comment s'imaginer l'horreur à partir du regard des tortionnaires sans sombrer dans le voyeurisme malsain ? Comme l'explique l'essayiste argentine Beatriz Sarlo, « diría que encontré en la literatura (tan hostil a que se establezcan sobre ella límites de verdad) las imágenes más precisas del horror del pasado reciente y de su textura de ideas y experiencias¹⁸ ». De fait, la fiction contribue à introduire une distance à l'égard des événements et permet d'imaginer les faits pour lesquels il n'existe aucun témoignage. C'est le cas notamment des victimes qui ne sont plus là pour raconter leur expérience ou des bourreaux qui reconnaissent rarement leurs crimes et qui, moins encore, les mettent en mots. La fiction (qu'il s'agisse de littérature ou de cinéma) possède donc cette faculté à aller plus

¹⁸ Beatriz Sarlo, *Tiempo pasado, Cultura de la memoria y giro subjetivo. Una discusión*, op. cit., p. 163.

loin que l'historiographie – contrainte par l'existence d'archives – dans l'appréhension du passé traumatique. Cependant, elle se doit d'assumer une position éthique face à l'horreur, de conserver une juste distance. Les trois articles de cette dernière partie s'intéressent à la mise en scène de l'indicible et aux limites de la représentation.

Si, comme le précise l'auteur péruvien Alonso Cueto dans la contribution de Pierre Lopez sur le roman *Grandes miradas*, « La realidad siempre es más brutal que cualquier cosa que uno pueda escribir », cela nous amène à nous pencher sur les limites de la représentation de l'horreur ou sur les procédés esthétiques à partir desquels on peut décrire, traduire le trauma sans tomber dans certains travers ou excès. Outre une critique acerbe sur la politique du tandem Fujimori-Montesinos qui a marqué le Pérou des années 1990, Alonso Cueto propose justement un voyage intérieur marqué par les dérives de la violence, vers une fascination pour le mal. Ainsi, le regard n'est pas uniquement tourné vers la condamnation d'un terrorisme d'État qui, selon certains secteurs de la société péruvienne, peine encore à être pleinement reconnu, vingt ans plus tard, mais vers une introspection sur la complexité de l'être, plus précisément sur un « être traumatisé ». À l'image du personnage principal du roman, qui doit aller de l'avant malgré le poids de son trauma, de son histoire, c'est métaphoriquement tout un pays qui doit également reconnaître l'horreur du passé pour mieux le comprendre et regarder sereinement l'avenir.

Il en va, en partie, de la même problématique dans l'analyse de Werner Mackenbach : comprendre le passé. Nous revenons, à partir de l'analyse de deux romans, en Amérique centrale, avec une contribution qui intègre, entre autres, cette fois-ci, la parole non plus uniquement de la victime, mais celle du bourreau ou des indifférents. La réflexion sur le devoir de mémoire, sur les batailles de la mémoire, dans sa ligne d'approche principale, est explicitement posée dans le titre : le bourreau a-t-il droit à la parole ? Nous ne nous situons plus uniquement selon la perspective de celui qui subit le trauma, mais selon la perspective de celui qui, de manière affirmée ou pas, provoque le trauma, assume ou pas l'horreur dont il est responsable. Werner Mackenbach nous introduit dans la complexité du champ mémoriel lorsque nous nous référons à la mémoire historique, et il le fait à partir de romans qui intègrent un éventail de déclinaisons entre la victime et le bourreau avec des personnages indifférents, sympathisants, collaborateurs, traîtres... Comme il le précise, il s'agit de fictions engagées « d'un point de vue éthique et esthétique qui explorent les dimensions les plus profondes du trauma sans jamais céder à un révisionnisme historique ou à un voyeurisme médiatique ».

Avec la dernière contribution de notre ouvrage, nous restons en Amérique centrale tout en faisant une incursion au Chili. Alors que le concept de disparu a été largement intégré dans le Cône Sud, pourquoi n'en est-il pas de même pour les pays centraméricains ? C'est cette première question, en guise d'ouverture de la réflexion, que se pose Julie Marchio. Afin d'apporter des éléments de réponse, elle analyse plusieurs œuvres d'artistes de la région qui abordent la figure du disparu. Témoignages, romans, films, pièces de théâtre, un riche corpus qui joue également sur la pluralité des genres car il y est aussi question d'hybridité entre documentaire et fiction, entre diction et fiction. Comment « donner corps », comment apporter une corporéité, dans ce cas esthétique, à celui qui justement l'a perdue, à celui qui n'existe plus que par un « travail de mémoire » ? L'image du spectre et une forme d'humour seront alors convoquées pour donner une visibilité aux disparus d'Amérique centrale, pour tenter de combler un vide institutionnalisé, apportant ainsi des éléments de réponse esthétique mais aussi éthique, comme le propose l'ensemble de cet ouvrage.

Ce volume comprend finalement une série de cinq comptes-rendus qui se rapportent à des publications récentes sur la mémoire, l'histoire et l'identité dans l'aire romane (Amérique latine, Espagne et Italie).

Bibliographie

BARAHONA DE BRITO, Alexandra, AGUILAR FERNÁNDEZ, Paloma y GONZÁLEZ ENRÍQUEZ, Carmen, eds., *Las políticas hacia el pasado. Juicios, depuraciones, perdón y olvido en las nuevas democracias*, Madrid, Ediciones Istmo, 2002.

DOSSE, François, « Entre histoire et mémoire : une histoire sociale de la mémoire », *Raison présente*, 1998, p. 5-24.

HIRSCH, Marianne, *La generación de la posmemoria. Escritura y cultura visual después del Holocausto*, Madrid, Editorial Carpe Noctem, 2015 [1997 en anglais].

HUFFSCHMID, Anne, « El poder de lo forense. Notas para repensar la antropología forense, el derecho de los muertos y la necropolítica desde el México actual », *Revista de Historia*, 36, 2019, p. 61-77.

HUFFSCHMID, Anne y HENNIES, Jan-Holger, *Persistencia*, Alemania / México, 2019, 54 min [documentaire].

HUYSEN, Andreas, *La hantise de l'oubli. Essais sur les résurgences du passé*, Bruxelles, Éditions Kimé, 2011.

JELIN, Elisabeth, *Los trabajos de la memoria*, Madrid, Buenos Aires, Siglo XXI, 2002.

LAZZARA, Michael, *Prismas de la memoria: narración y trauma en la transición chilena*, Santiago de Chile, Editorial Cuarto Propio, 2007.

NORA, Pierre, dir., *Les lieux de mémoire*, Paris, Éditions Gallimard, 1997, Tome I.

PÉROTIN-DUMON, Anne dir., *Historizar el pasado vivo en América Latina*, Chile, Center of Ethics, Universidad Alberto Hurtado, 2007, <<http://www.historizarelpasadovivo.cl/>> (consulté le 20 mars 2020).

POMIAN, Krzysztof, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999.

RICCEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.

ROBIN, Régine, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003.

SARLO, Beatriz, *Tiempo pasado, Cultura de la memoria y giro subjetivo. Una discusión*, México, Siglo XXI Editores, 2006.

SULEIMAN, Susan Rubin, « Thinking about Child Survivors and The Holocaust », *American Imago*, 59(3), 2002, p. 277-295.

TARACENA, Arturo, « Historia, memoria, olvido y espacio », *Istmo. Revista virtual de estudios literarios y culturales centroamericanos*, 25-26, 2013, p. 1-11, <http://istmo.denison.edu/n25-26/articulos/08_taracena_arturo_form.pdf> (consulté le 20 mars 2020).

TODOROV, Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 2004.

